

« Thraséas, mon aïeul, d'une noble famille de Sicyle, se
 « trouvait avec ces pirates. Enlevé par eux dans son enfance, il
 « avait été contraint de servir sur leurs vaisseaux. Il se cacha
 « dans la maison de Scipion ; et quand les pirates se furent éloi-
 « gnés, il se jeta aux pieds de son hôte, et lui conta son aven-
 « ture. L'Africain, touché de son sort, le renvoya dans sa pa-
 « trie ; mais les parents de Thraséas étaient morts pendant sa
 « captivité, et leur fortune avait été dissipée. Mon aïeul revint
 « trouver son libérateur, qui lui donna une petite terre au-
 « près de sa maison de campagne, et le maria à la fille d'un pau-
 « vre chevalier romain. Je suis descendu de cette famille : vous
 « voyez que j'ai une raison légitime d'honorer le tombeau de
 « Scipion.

« Ma jeunesse fut orageuse. J'essayai de tout, et je me dé-
 « goûtai de tout. J'étais éloquent, je fus célèbre, et je me dis :
 « Qu'est-ce que cette gloire des lettres, disputée pendant la vie,
 « incertaine après la mort, et que l'on partage souvent avec la
 « médiocrité et le vice ? Je fus ambitieux, j'occupai un poste émi-
 « nent, et je me dis : Cela valait-il la peine de quitter une vie
 « paisible ; et ce que je trouve remplace-t-il ce que je perds ? Il
 « en fut ainsi du reste. Rassasié des plaisirs de mon âge, je ne
 « voyais rien de mieux dans l'avenir, et mon imagination ar-
 « dente me privait encore du peu que je possédais. Jeunes sei-
 « gneurs, c'est un grand mal pour l'homme d'arriver trop tôt
 « au bout de ses désirs, et de parcourir dans quelques années
 « les illusions d'une longue vie.

« Un jour, plein des plus sombres pensées, je traversais un
 « quartier de Rome peu fréquenté des grands, mais habité par
 « un peuple pauvre et nombreux. Un édifice d'un caractère
 « grave et d'une construction singulière frappa mes regards.
 « Sous le portique, plusieurs hommes debout et immobiles pa-
 « raissaient plongés dans la méditation.

« Tandis que je cherchais à deviner quel pouvait être ce mo-
 « nument, je vis passer à mes côtés un homme originaire de la
 « Grèce, comme moi naturalisé Romain. C'était un descendant
 « de Persée, dernier roi de Macédoine. Ses aïeux, après avoir
 « été traînés au char de Paul-Émile, devinrent simples greffiers

« à Rome. On m'avait jadis fait remarquer au coin de la rue Sa-
 « crée, sous un chétif abri, cette grande dérision de la fortune :
 « j'avais causé quelquefois avec Perséus. Je l'arrêtai donc, pour
 « lui demander à quel usage était destiné le monument que je
 « considérais. — C'est, me répondit-il, le lieu où je viens ou-
 « blier le trône d'Alexandre : je suis chrétien. Perséus franchit
 « les marches du portique, passa au milieu des catéchumènes,
 « et pénétra dans l'enceinte du temple. Je l'y suivis plein d'é-
 « motion.

« Les mêmes disproportions qui régnaient au dehors de l'é-
 « difice se faisaient remarquer au dedans ; mais ces défauts
 « étaient rachetés par le style hardi des voûtes, et l'effet reli-
 « gieux de leurs ombres. Au lieu du sang des victimes et des
 « orgies qui souillent l'autel des faux dieux, la pureté et le re-
 « cueillement semblaient veiller au tabernacle des chrétiens. A
 « peine le silence de l'assemblée était-il interrompu par la voix
 « innocente de quelques enfants que des mères portaient dans
 « leurs bras.

« La nuit approchait ; la lumière des lampes luttait avec celle
 « du crépuscule, répandue dans la nef et le sanctuaire. Des
 « chrétiens priaient de toutes parts à des autels retirés : on res-
 « pirait encore l'encens des cérémonies qui venaient de finir,
 « et l'odeur de la cire parfumée des flambeaux que l'on venait
 « d'éteindre.

« Un prêtre, portant un livre et une lampe, sortit d'un lieu
 « secret, et monta dans une chaire élevée. On entendit le bruit
 « de l'assemblée qui se mettait à genoux. Le prêtre lut d'abord
 « quelques oraisons sacrées ; puis il récita une prière, à laquelle
 « les chrétiens répondaient à demi-voix de toutes les parties de
 « l'édifice. Ces réponses uniformes, revenant à des intervalles
 « égaux, avaient quelque chose de touchant, surtout lorsqu'on
 « faisait attention aux paroles du pasteur et à la condition du
 « troupeau.

« Consolation des affligés, disait le prêtre, ressource des in-
 « firmes.... »

« Et tous les chrétiens persécutés, achevant le sens sus-
 « pendu, ajoutaient :

« Priez pour nous ! priez pour nous ! »
 « Dans cette longue énumération des infirmités humaines, chacun, reconnaissant sa tribulation particulière, appliquait à ses propres besoins quelques-uns de ces cris vers le ciel. Mon tour ne tarda pas à venir. J'entendis le lévite prononcer distinctement ces paroles :
 « Providence de Dieu, repos du cœur, calme dans le temple... »
 « Il s'arrêta : mes yeux se remplirent de larmes ; il me sembla que les regards se fixaient sur moi, et que la foule charitable s'écriait :
 « Priez pour lui ! priez pour lui ! »
 « Le prêtre descendit de la chaire, et l'assemblée se retira. Touché jusques au fond du cœur, j'allai trouver Marcellin, pontife suprême de cette religion qui console de tout : je lui racontai les peines de ma vie : il m'instruisit des vérités de son culte : je me suis fait chrétien, et depuis ce moment mes chagrins se sont évanouis. »

« L'histoire de l'anachorète, et l'aimable ingénuité de ce philosophe chrétien, nous charmèrent. Nous lui fîmes plusieurs questions, auxquelles il répondit avec une parfaite sincérité. Nous ne nous lassions point de l'entendre. Sa voix avait une harmonie qui remuait doucement les entrailles. Une éloquence fleurie, et pourtant d'un goût simple, découlait naturellement de ses lèvres ; il donnait aux moindres choses un tour antique qui nous ravissait : il se répétait comme les anciens ; mais cette répétition, qui eût été un défaut chez un autre, devenait, je ne sais comment, la grâce même de ses discours. Vous l'eussiez pris pour un de ces législateurs de la Grèce qui donnaient jadis des lois aux hommes, en chantant sur une lyre d'or la beauté de la vertu et la toute-puissance des dieux.

« Son départ mit un terme à cet entretien, dans lequel trois jeunes hommes sans religion avaient conclu que la religion était le seul remède à leurs maux. Ce fut, sans doute, la tombe de l'Africain qui nous inspira cette pensée : les cendres d'un grand homme persécuté élèvent les sentiments vers le ciel. Nous quittâmes à regret le village de Litérne ; nous nous embrassâmes :

un secret pressentiment attristait nos cœurs ; nous avions l'air de nous dire un dernier adieu. De retour à Naples, nos plaisirs ne nous offrirent plus le même attrait. Sébastien et Pacôme allaient partir pour l'armée ; Génès et Boniface semblaient avoir perdu leur gaieté ; Aglaé paraissait mélancolique, et comme troublée de remords. La cour quitta Baies : Jérôme et Augustin retournèrent à Rome, et je suivis Constantin à son palais de Tibur. Ce fut là que je reçus une lettre d'Augustin. Il me marquait que, vaincu par les larmes de sa mère, il fallait rejoindre à Carthage ; que Jérôme se préparait à visiter les Gaules, la Pannonie, et les déserts habités par les solitaires chrétiens.

« Je ne sais, ajoutait Augustin en finissant sa lettre, si nous nous reverrons jamais. Hélas ! mon ami, telle est la vie : elle est pleine de courtes joies et de longues douleurs, de liaisons commencées et rompues. Par une étrange fatalité, ces liaisons ne sont jamais faites à l'heure où elles pourraient devenir durables : on rencontre l'ami avec qui l'on voudrait passer ses jours au moment où le sort va le fixer loin de nous ; on découvre le cœur que l'on cherchait, la veille du jour où ce cœur va cesser de battre. Mille choses, mille accidents séparent les hommes qui s'aiment pendant la vie : puis vient cette séparation de la mort, qui renverse tous nos projets. Vous souvenez-vous de ce que nous disions un jour, en regardant le golfe de Naples ? Nous comparions la vie à un port de mer, où l'on voit aborder et d'où l'on voit sortir des hommes de tous les langages et de tous les pays. Le rivage retentit des cris de ceux qui arrivent et de ceux qui partent : les uns versent des larmes de joie en recevant des amis ; les autres, en se quittant, se disent un éternel adieu ; car une fois sorti du port de la vie, on n'y rentre plus. Supportons donc sans trop nous plaindre, mon cher Eudore, une séparation que les années auraient nécessairement produite, et à laquelle l'absence ne nous eût pas préparés. »

Comme Eudore allait continuer son récit, les serviteurs de Lasthénès revinrent avec le repas du matin : ils déposèrent sur le gazon du blé nouveau, légèrement grillé dans l'épi, des glands de phagus, et des laitages qui portaient encore l'eu-

preinte des corbeilles. Les cœurs étaient diversement agités : Cyrille admirait, mais sans en rien montrer au dehors, le jeune homme qui, comme le roi-prophète, criait du fond de l'abîme :

« Seigneur, ayez pitié de moi, selon les grandeurs de votre miséricorde. »

Démodocus n'avait presque rien compris au récit d'Eudore : il ne trouvait là ni Polyphème, ni Circé, ni enchantements, ni naufrages ; et, dans cette harmonie nouvelle, il avait à peine reconnu quelques sons de la lyre d'Homère. Cymodocée, au contraire, avait merveilleusement entendu le fils de Lasthénès ; mais elle ne savait pourquoi elle se sentait si triste en pensant qu'Eudore avait beaucoup aimé, et qu'il se repentait d'avoir aimé. Penchée sur le sein de son père, elle lui disait tout bas :

« Mon père, je pleure comme si j'étais chrétienne ! »

Le repas fini, Démodocus prit la parole :

« Fils de Lasthénès, ton récit m'enchanté, bien que je n'en comprenne pas toute la sagesse. Il me semble que le langage des chrétiens est une espèce de poésie de la raison, dont Minerve ne m'a donné aucune intelligence. Achève de raconter ton histoire : si quelqu'un verse ici des larmes en l'écoutant, cela ne doit pas t'arrêter, car on a déjà vu de pareils exemples. Lorsqu'un fils d'Apollon chantait les malheurs de Troie à la table d'Alcinoüs, il y avait un étranger qui enveloppait sa tête dans son manteau, et qui pleurait. Laissons donc s'attendrir ma Cymodocée : Jupiter a confié à la pitié le cœur de la jeunesse. Nous autres vieillards, accablés du fardeau de Saturne, si nous avons pour nous la paix et la justice, nous sommes privés de cette compassion et de ces sentiments délicats, ornement des beaux jours de la vie. Les dieux ont fait la vieillesse semblable à ces sceptres héréditaires qui, passant du père au fils chez une antique race, paraissent tout chargés de la majesté des siècles, mais qui ne se couvrent plus de fleurs depuis qu'ils se sont desséchés loin du tronc maternel. »

Eudore reprit ainsi son discours :

« Privé de mes amis, Rome ne m'offrit plus qu'une vaste solitude. L'inquiétude régnait à la cour : Maximien avait été obligé de se transporter de Milan en Pannonie, menacée d'une

invasion des Carpiens et des Goths ; les Francs s'étaient emparés de la Batavie, défendue par Constance ; en Afrique, les Quinquégentiens, peuple nouveau, venaient tout à coup de paraître en armes ; on disait que Dioclétien lui-même passerait en Égypte, où la révolte du tyran Achillée demandait sa présence ; enfin, Galérius se disposait à partir pour aller combattre Narsès. Cette guerre des Parthes effrayait surtout le vieil empereur, qui se souvenait du sort de Valérien. Galérius, se prévalant du besoin que l'empire avait de son bras, et toujours livré aux inspirations d'Hiéroclès, cherchait à s'emparer entièrement de l'esprit de Dioclétien ; il ne craignait plus de laisser éclater sa jalousie contre Constance, dont le mérite et la belle naissance l'importunaient. Constantin se trouvait naturellement enveloppé dans cette jalousie ; et moi, comme l'ami de ce jeune prince, comme le plus faible, et comme l'objet particulier de l'inimitié d'Hiéroclès, je portais tout le poids de la haine de Galérius.

« Un jour, tandis que Constantin assistait aux délibérations du sénat, j'étais allé visiter la fontaine Égérie. La nuit me surprit : pour regagner la voie Appienne, je me dirigeai sur le tombeau de Cécilia Métella, chef-d'œuvre de grandeur et d'élégance. En traversant des champs abandonnés, j'aperçus plusieurs personnes qui se glissaient dans l'ombre, et qui toutes, s'arrêtant au même endroit, disparaissaient subitement. Poussé par la curiosité, je m'avance, et j'entre hardiment dans la caverne où s'étaient plongés les mystérieux fantômes : je vis s'allonger devant moi des galeries souterraines, qu'à peine éclairaient, de loin à loin, quelques lampes suspendues. Les murs des corridors funèbres étaient bordés d'un triple rang de cercueils placés les uns au-dessus des autres. La lumière lugubre des lampes, rampant sur les parois des voûtes, et se mouvant avec lenteur le long des sépulcres, répandait une mobilité effrayante sur ces objets éternellement immobiles. En vain, prêtant une oreille attentive, je cherche à saisir quelques sons pour me diriger à travers un abîme de silence, je n'entends que le battement de mon cœur dans le repos absolu de ces lieux. Je voulus retourner en arrière, mais il n'était plus temps : je pris une fausse route, et au lieu de sortir du dédale, je m'y enfon-

çai. De nouvelles avenues, qui s'ouvrent et se croisent de toutes parts, augmentent à chaque instant mes perplexités. Plus je m'efforce de trouver un chemin, plus je m'égaré; tantôt je m'avance avec lenteur, tantôt je passe avec vitesse: alors, par un effet des échos, qui répétaient le bruit de mes pas, je crois entendre marcher précipitamment derrière moi.

« Il y avait déjà longtemps que j'errais ainsi; mes forces commençaient à s'épuiser: je m'assis à un carrefour solitaire de la cité des morts. Je regardais avec inquiétude la lumière des lampes presque consumées qui menaçaient de s'éteindre. Tout à coup une harmonie semblable au chœur lointain des esprits célestes sort du fond de ces demeures sépulcrales: ces divins accents expiraient et renaissaient tour à tour; ils semblaient s'adoucir encore en s'égarant dans les routes tortueuses du souterrain. Je me lève, et je m'avance vers les lieux d'où s'échappent ces magiques concerts: je découvre une salle illuminée. Sur un tombeau paré de fleurs, Marcellin célébrait le mystère des chrétiens: des jeunes filles, couvertes de voiles blancs, chantaient au pied de l'autel; une nombreuse assemblée assistait au sacrifice. Je reconnais les catacombes! Un mélange de honte, de repentir, de ravissement, s'empare de mon âme. Nouvelle surprise! Je crois voir l'impératrice et sa fille, entre Dorothee et Sébastien, à genoux au milieu de la foule. Jamais spectacle plus miraculeux n'a frappé l'œil d'un mortel; jamais Dieu ne fut plus dignement adoré, et ne manifesta plus ouvertement sa grandeur. O puissance d'une religion qui contraint l'épouse d'un empereur romain de quitter furtivement la couche impériale comme une femme adultère, pour courir au rendez-vous des infortunés, pour venir chercher Jésus-Christ à l'autel d'un obscur martyr, parmi des tombeaux et des hommes proscrits ou méprisés! Tandis que je m'abandonne à ces réflexions, un diacre se penche à l'oreille du pontife, dit quelques mots, fait un signe: soudain les chants cessent, les lampes s'éteignent, la brillante vision disparaît. Emporté par les flots du peuple saint, je me trouve à l'entrée des catacombes.

¹ Les catacombes de Saint-Sébastien.

« Cette aventure fit prendre un cours nouveau à ma destinée. Sans avoir rien à me reprocher, je fus accusé de toutes parts: ainsi nos fautes ne sont pas toujours immédiatement punies; mais, afin de nous rendre le châtiment plus sensible, Dieu nous fait échouer dans quelque entreprise raisonnable, ou nous livre à l'injustice des hommes.

« J'ignorais que l'impératrice Prisca et sa fille Valérie étaient chrétiennes: les fidèles m'avaient caché cette importante victoire, à cause de mon impiété. Les deux princesses, craignant la fureur de Galérius, n'osaient paraître à l'église: elles venaient prier la nuit aux catacombes, accompagnées du vertueux Dorothee. Le hasard me conduisit au sanctuaire des morts: les prêtres qui m'y découvrirent crurent qu'un sacrilège exclu des lieux saints n'y pouvait être descendu que dans la vue de pénétrer un secret qu'il importait à l'église de cacher. Ils éteignirent les lampes, afin de me dérober la vue de l'impératrice, que j'avais eu toutefois le temps de reconnaître.

« Galérius faisait surveiller l'impératrice, dont on soupçonnait le penchant à la nouvelle religion. Des émissaires, envoyés par Hiéroclès, avaient suivi les princesses jusqu'aux catacombes, d'où ils me virent sortir avec elles. Le sophiste n'eut pas plutôt entendu le rapport des espions, qu'il courut en instruire Galérius: Galérius vole chez Dioclétien.

« Eh bien! s'écria-t-il, vous n'avez jamais voulu croire ce qui se passe sous vos yeux: l'impératrice et votre fille Valérie sont chrétiennes! Cette nuit même elles se sont rendues à la caverne que la secte impie souille de ses exécrables mystères. Et savez-vous quel est le guide de ces princesses? C'est ce Grec sorti d'une race rebelle au peuple romain; ce traître qui, pour mieux masquer ses projets, feint d'avoir abandonné la religion des séditieux, qu'il sert en secret; ce perfide qui ne cesse d'empoisonner l'esprit du prince Constantin. Reconnaissez un vaste complot dirigé contre vous par les chrétiens, et dans lequel on cherche à faire entrer votre famille même. Ordonnez que l'on saisisse Eudore, et que la force des tourments lui arrache l'aveu de ses crimes, et le nom de ses complices.

« Il le faut avouer, les apparences me condamnaient. En hor-

reur à tous les partis, je passais parmi les chrétiens pour un apostat et pour un traître. Hiéroclès, qui les voyait dans cette erreur, disait hautement que j'avais dénoncé l'impératrice. Les païens, de l'autre côté, me regardaient comme l'apôtre de ma religion, et le corrupteur de la famille impériale. Quand je passais dans les salles du palais, je voyais les courtisans sourire d'un air de mépris; les plus vils étaient les plus sévères: le peuple même me poursuivait dans les rues avec des insultes ou des menaces. Enfin, ma position devint si pénible, que, sans l'amitié de Constantin, je crois que j'aurais attenté à ma vie. Mais ce généreux prince ne m'abandonna point dans mon malheur; il se déclara hautement mon ami; il affecta de se montrer avec moi en public; il me défendit courageusement contre César devant Auguste, et publia partout que j'étais victime de la jalousie d'un sophiste attaché à Galérius.

« Rome et la cour n'étaient occupées que de cette affaire, qui, compromettant les chrétiens et le nom de l'impératrice, semblait de la plus haute importance. On attendait avec anxiété la décision de l'empereur; mais il n'était pas dans le caractère de Dioclétien de prendre une résolution violente. Le vieil empereur eut recours à un moyen qui peint admirablement son génie politique. Il déclara tout à coup que les bruits répandus dans Rome n'étaient qu'un mensonge; que les princesses n'étaient pas sorties du palais la nuit même où on prétendait les avoir vues aux catacombes; que Prisca et Valérie, loin d'être chrétiennes, venaient de sacrifier aux dieux de l'empire; qu'enfin il punirait sévèrement les auteurs de ces faux rapports, et qu'il défendait de parler plus longtemps d'une histoire aussi ridicule que scandaleuse.

« Mais, comme il fallait bien qu'un seul fût sacrifié pour tous, selon l'usage des cours, je reçus ordre de quitter Rome, et de me rendre à l'armée de Constance, campée sur les bords du Rhin.

« Je me préparai à passer dans les Gaules, content d'embrasser le parti des armes et d'abandonner une vie incompatible avec mon caractère. Cependant, telle est la force de l'habitude, et peut-être le charme attaché à des lieux célèbres, que je ne pus

quitter Rome sans quelques regrets. Je partis au milieu de la nuit, après avoir reçu les derniers embrassements de Constantin. Je traversai des rues désertes, je passai au pied de la maison abandonnée que j'avais naguère habitée avec Augustin et Jérôme. Sur le Forum tout était silencieux et solitaire: les nombreux monuments qui le couvrent, les Rostres, le temple de la Paix, ceux de Jupiter Stator et de la Fortune, les arcs de Titus et de Sévère, se dessinaient à demi dans les ombres, comme les ruines d'une ville puissante dont le peuple aurait depuis longtemps disparu. Quand je fus à quelque distance de Rome, je tournai la tête: j'aperçus, à la clarté des étoiles, le Tibre qui s'enfonçait parmi les monuments confus de la cité, et j'entrevis le faite du Capitole qui semblait s'incliner sous le poids des dépouilles du monde.

« La voie Cassia, qui me conduisait vers l'Étrurie, perd bientôt le peu de monuments dont elle est ornée, et, passant entre une antique forêt et le lac de Volsinium, elle pénètre dans des montagnes noires, couvertes de nuages et toujours infestées de brigands. Un mont de qui le sommet est planté de roches aiguës, un torrent qui se replie vingt-deux fois sur lui-même, et déchire son lit en s'écoulant, forment de ce côté la barrière de l'Étrurie. A la grandeur de la campagne romaine succèdent ensuite des vallons étroits et des monticules tapissés de bruyères, dont la pâle verdure se confond avec celle des oliviers. J'abandonnai les Apennins pour descendre dans la Gaule Cisalpine. Le ciel devint d'un bleu plus pur, et je cherchai vainement sur les montagnes cette espèce de pluie de lumière qui enveloppe les monts de la Grèce et de la haute Italie. J'aperçus de loin la cime blanche des Alpes; je gravis bientôt leurs vastes flancs. Tout ce qui vient de la nature dans ces montagnes me parut grand et indestructible; tout ce qui appartient à l'homme me sembla fragile et misérable: d'une part, des arbres centenaires, des cascades qui tombent depuis des siècles, des rochers vainqueurs du temps et d'Annibal; de l'autre, des ponts de bois, des parcs de brebis, des buttes de terre. Serait-ce qu'à la vue des masses éternelles qui l'environnent, le chevrier des Alpes, vivement

frappé de la brièveté de sa vie , ne s'est pas donné la peine d'élever des monuments plus durables que lui ?

« Je sortis des Alpes à travers une espèce de portique creusé sous un énorme rocher. Je franchis cette partie de la Viennoise habitée par les Voconces¹, et je descendis à la colonie de Lucius². Avec quel respect ne verrais-je point aujourd'hui le siège de Pothin et d'Irénée, et les eaux du Rhône teintes du sang des martyrs ! Je remontai l'Arar³, rivière bordée de coteaux charmants ; sa fuite est si lente, que l'on ne saurait dire de quel côté coulent ses flots. Elle tient son nom d'un jeune Gaulois qui s'y précipita de désespoir, après avoir perdu son frère. De là je passai chez les Treveri⁴, dont la cité est la plus belle et la plus grande des trois Gaules ; et, m'abandonnant au cours de la Moselle et du Rhin, j'arrivai bientôt à Agrippina⁵.

« Constance me reçut avec bonté :

« Eudore, me dit-il, dès demain les légions se mettent en marche ; nous allons chercher les Francs. Vous servirez d'avant-garde de l'autre côté du Rhin. Allez les rejoindre ; distinguez-vous par votre conduite et par votre courage : si vous vous montrez digne de l'amitié de mon fils, je ne tarderai pas à vous élever aux premières charges de l'armée. »

« C'est ici, seigneurs, qu'il faut remarquer la seconde de ces révolutions soudaines qui ont continuellement changé la face de mes jours. Des paisibles vallons de l'Arcadie j'avais été transporté à la cour orageuse d'un empereur romain ; et maintenant, du sein de la mollesse et de la société civilisée, je passais à une vie dure et périlleuse, au milieu d'un peuple barbare. »

¹ Le Dauphiné.

² Lyon.

³ La Saône.

⁴ Le pays de Trèves.

⁵ Cologne.

LIVRE SIXIÈME.

SOMMAIRE.

Suite du récit. Marche de l'armée romaine en Batavie. Elle rencontre l'armée des Francs. Champ de bataille. Ordre et dénombrement de l'armée romaine. Ordre et dénombrement de l'armée des Francs. Pharamond, Clodion, Mérovée. Chants guerriers. Bardits des Francs. L'action s'engage. Attaque des Gaulois contre les Francs. Combat de cavalerie. Combat singulier de Vercingétorix, chef des Gaulois, et de Mérovée, fils du roi des Francs. Vercingétorix est vaincu. Les Romains plient. La légion chrétienne descend d'une colline, et rétablit le combat. Mêlée. Les Francs se retirent dans leur camp. Eudore obtient la couronne civique, et est nommé chef des Grecs par Constance. Le combat recommence au lever du jour. Attaque du camp des Francs par les Romains. Soulèvement des flots. Les Romains fuient devant la mer. Eudore, après avoir combattu longtemps, tombe percé de plusieurs coups. Il est secouru par un esclave des Francs, qui le porte dans une caverne.

« La France est une contrée sauvage et couverte de forêts, qui commence au delà du Rhin, et occupe l'espace compris entre la Batavie à l'occident, le pays des Scandinaves au nord, la Germanie à l'orient, et les Gaules au midi. Les peuples qui habitent ce désert sont les plus féroces des barbares : ils ne se nourrissent que de la chair des bêtes sauvages ; ils ont toujours le fer à la main ; ils regardent la paix comme la servitude la plus dure dont on puisse leur imposer le joug. Les vents, la neige, les frimas, font leurs délices ; ils bravent la mer, ils se rient des tempêtes ; et l'on dirait qu'ils ont vu le fond de l'Océan à découvert, tant ils connaissent et méprisent ses écueils. Cette nation inquiète ne cesse de désoler les frontières de l'empire. Ce fut sous le règne de Gordien le Pieux qu'elle se montra pour la première fois aux Gaules épouvantées. Les deux Décimus périrent dans une expédition contre elle ; Probus, qui ne fit que la repousser, en prit le titre glorieux de Francique. Elle a paru à la fois si noble et si redoutable, qu'on a fait en sa faveur une exception à la loi qui défend à la famille impériale de s'allier au sang des barbares ; enfin, ces terribles Francs venaient de s'em-